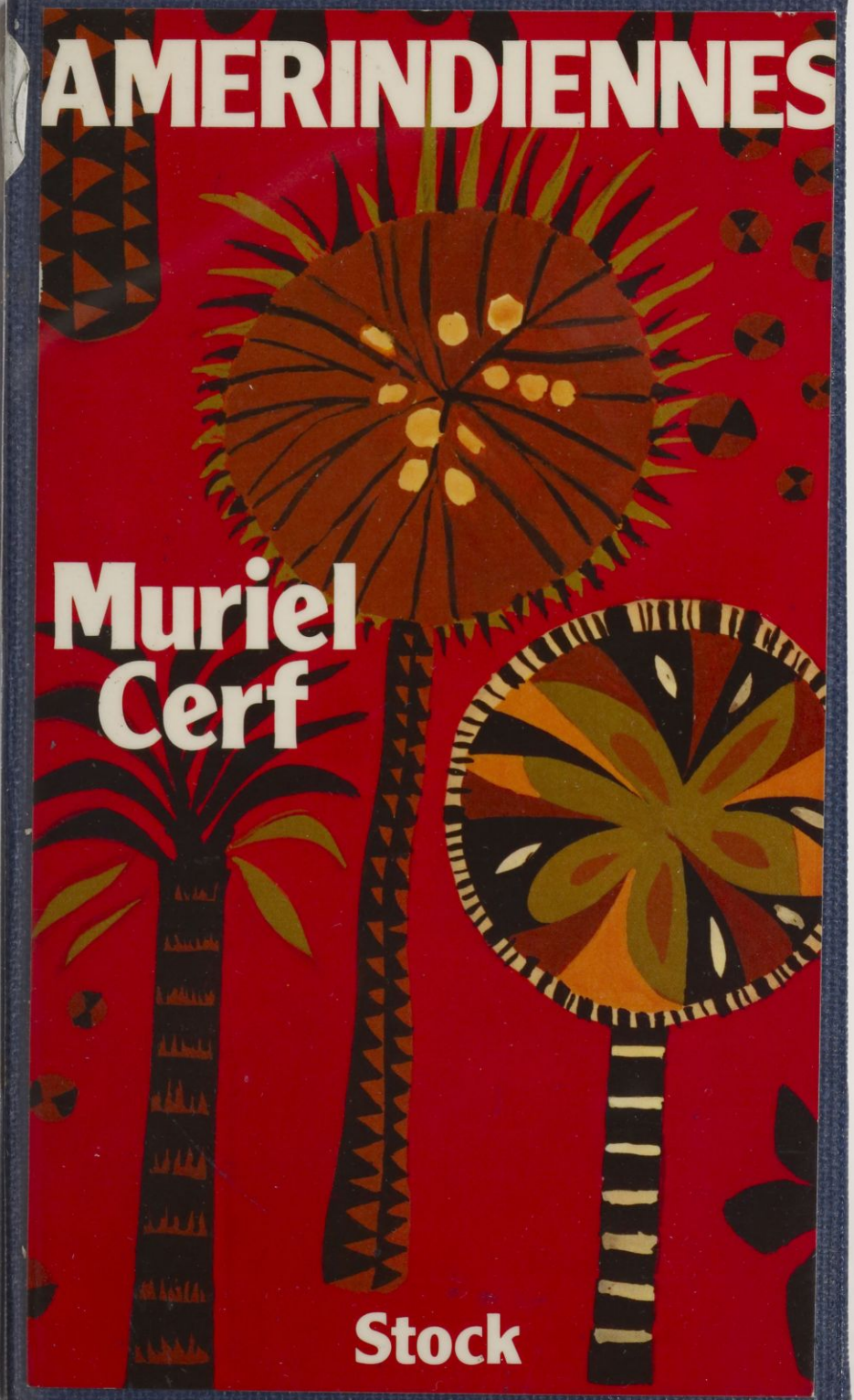
AMERINDIENNES



Muriel Cerf

Stock

/Cerf/ 90

AMÉRINDIENNES

525
fév. 82

16° Z
15538
(12)

Du même auteur

L'Antivoyage, Mercure de France, 1974.
Le Diable vert, Mercure de France, 1975.
Les Rois et les Voleurs, Mercure de France, 1975.
Hiéroglyphes de nos fins dernières, Mercure de France, 1977.
Le Lignage du Serpent, Mercure de France, 1978.

Muriel Cerf

Amérindiennes

Stock/Lire

DL-16-05-1979-12733



Direction de collection :
Alain VIRCONDELET

Tous droits réservés pour tous pays.
© 1979, Editions Stock.

A Anne Blondeau

« ... Mais en fait, la vie sud-américaine est plus solidement ordonnée que celle des Etats-Unis. Seulement, son ordre n'est pas rationnel, il est *émotionnel.* »

Hermann de KEYSERLING,
Méditations sud-américaines.

Le mensonge carioca

Quelques soupirs de Jésus, sur le Corcovado

A la lisière de la baie de Guanabara, nappe chiffonnée d'une bamboche où la nuit brésilienne aurait croqué les diamants de ses fleuves, le vaisseau du Tropique, chavirant dans la mer, a disséminé les folles pépites d'Eldorado. Entre les mornes opaques et granitiques des Deux Frères, du Hunier, du Géant Endormi et des Orgues, chaos embué d'iris, s'incurve et phosphore le théâtre en faucille de Rio, sommé par le Pain de Sucre, qui arraisonne les nuages d'août, et le Corcovado, escamoté par l'ombre, sur lequel plane un Christ inquiétant. Sûrement drogué à la *maconha,* ce Jésus.

M'apercevant, dans l'avion qui descend, il me fait un petit clin d'œil, puis, l'air étonné :

— Emma Lazarus, vous ici ? Je vous croyais au marbre d'un journal français dont j'ai

oublié le nom, enfin, sur le chemin de l'insertion sociale...

— Oui, lui dis-je, mais cette société, malgré mes prières, n'a pas voulu m'insérer. De toute façon, je hais les journaux, et la perspective de monter la garde de nuit sur le paillasson d'un hebdomadaire, de droite, de gauche ou réversible, pour croûter, me révulse.

— Le paillasson d'un hebdomadaire réversible ? répéta Jésus, un peu désorienté.

— Le parvis du Temple, avec les pharisiens, ces « sépulcres blanchis », et beaucoup de marchands de boudin — cela dit, j'ai entrepris ce petit voyage pour plusieurs raisons : un, en Occident, pas moyen de vivre dignement de sa plume — s'il existe, j'attends encore de le trouver, ce qui m'aiderait à résoudre mes problèmes d'identité juive et d'insécurité sociale. Deux, mon frère jumeau, Balthazar, disparut en Amazonie il y a cinq ans, trucidé, d'après un de ses confrères ethnologues, de plusieurs coups de couteau à couper la viande sèche comme celui avec lequel Tereza Batista, dans le roman de Jorge Amado, saigna le colonel qui la viola (je précise qu'on ne peut confondre mon frère avec un colonel, qu'il ne viola jamais personne, et que la pensionnaire du bordel n'avait aucune excuse). Bref, les circonstances du décès de Balthazar demeu-

rent louches, s'il fut, en tout cas, victime de son admiration pour Lévi-Strauss et les structuralistes, auxquels je garde un chien de ma chienne car ils l'entraînèrent sur des rivières sans retour. Or, depuis quelques mois, il me convoque par des coups de sonnette péremptoires, de préférence à quatre heures du matin ; me précipitant pour ouvrir, en cheveux et hagarde, ne trouvant jamais personne sur le seuil, j'en déduis que ce ne peut être que lui, car tirer la chevillette et la bobinette cherra des voisins, dès potron-minet, faisait partie de ses jeux favoris, dès douze ans.

— Vous auriez pu compter parmi les grandes mystiques du genre de la Pucelle, soupira Jésus, étant donné l'acuité paranormale de vos perceptions auditives, mais j'espère que, troublée par le dérèglement d'une sonnette, vous n'ourdissez pas le projet de partir seule en Amazonie et d'y frayer votre voie à la machette, effort inutile depuis la percée de la Transamazonienne... Je sais, je sais, après vingt-cinq ans d'introversion dus aux manœuvres de feu votre mère en vue de vous garder dans un bocal à l'état de fœtus, lapsus du temps pendant lequel vous fîtes preuve d'une touchante timidité, d'une incapacité notoire à ramasser votre crayon chu sur le parquet de la classe sans éclater en sanglots et à échanger

plus de deux mots avec autrui excepté vos frères, on comprend que le renversement de situation que vous opérâtes brillamment avec le décès de votre maman vous pousse dans l'excès inverse, vous frappe de nymphomanie intellectuelle et d'une irrépressible boulimie de communication, mais il vous expose également à de dangereuses ivresses, si vous continuez à tourner dans la cage des méridiens comme un derviche, poursuivit le Messie, qui aimait Cendrars à cause de ce qu'il écrivit sur le *Lotissement du ciel.* Quant à veiller sur vous dans ce pays, ne vous faites pas d'illusion : je n'y ai aucun pouvoir, je suis homme de paille, prête-nom, car, sous couvert de christianisme, et malgré les crèches, les danses des Rois mages, les pastorales, le nombre de jésuites et franciscains qui canotent sur les *igarapés,* affluents de l'Amazone, et sillonnent les rues des mégalopoles dans un but évangélisateur, on y encense les forces obscures et les esprits, dits *orixas,* débarqués d'Afrique avec les esclaves noirs, on défigure mon hagiographie, on célèbre la fête du Saint-Esprit pour avoir la paix avec les autorités, mais celle de Santa Barbara, le 4 décembre, occulte celle d'Iansan, qu'on invoque avec ses corrélats de spectres jusque dans mes cimetières blancs. Vous verrez, aux carrefours, sous les pieds des madones, des

pattes de poulet coupées, des roses effeuillées et des bouteilles de *cachaça,* l'eau-de-vie nationale... De la provocation permanente ! Ils s'appellent tous *Dos Santos,* et, à la file, de trois noms africains. Quant au sort fait à saint Georges...

— Tout ça n'est peut-être pas catholique, mais que penser de la traite des Noirs cautionnée par le pape, depuis le XV^e^ siècle, du génocide indien, et du régime actuel, peu compatible avec votre parole ? coupai-je, agacée par cette diatribe et décidée à le forcer dans ses retranchements, tandis que le Boeing s'inclinait tendrement vers l'enclave de Guanabara. Je me demande comment vous, colombe messianique, éminence verte des albatros, pouvez nidifier au-dessus de Rio et de ces contingences. A votre place, j'aurais déjà migré. Faites donc, pour vous désolidariser de toutes les exactions commises par les Blancs, un miracle à l'espagnole, et désertez cette statue de Commandeur qu'on vous a érigée, je l'espère, à votre insu.

— Elle fut conçue en commémoration du centenaire de l'Indépendance — mais ne m'agressez pas, gémit le Christ, je suis déjà assez culpabilisé comme ça, et j'ai dû mettre en jeu, pour survivre ici, mon système inhibiteur de l'action, spécialement le 13 décembre

1968, quand les militaires ont dégommé le maréchal Costa e Silva ; ce soir-là, tandis que les prophètes sculptés par l'Aleijadinho aux terrasses du Bom Jésus, se prenant pour des hévéas, pleuraient des larmes de latex, j'ai verdi plus encore que d'habitude au coucher du soleil, et de désespoir failli dégringoler dans l'océan avec lui. A propos, conclut-il en mentant effrontément pour détourner la conversation, ça fume du côté de l'aile gauche. Je vais arranger cela, en signe de bienvenue et sans rancune.

C'est ainsi que, le 1er août 1972, j'atterris sans dommages à Rio, ville « très loyale et héroïque de saint Sébastien », cinq siècles après le vice-amiral Villegaignon, prête à fouiller ce territoire vaste comme quinze fois la France pour retrouver la piste de mon frère avec la détermination que mes prédécesseurs européens, débarquant avec la gueule tout aussi enfarinée, mirent à se ruer sur la canne à sucre, l'or, le café, le tabac, le cacao, le caoutchouc et le pétrole, l'âme avide d'irrationnelles dérives comme les *bandeirantes* portugais barattant à coups de pagaie les nuits aux crues limoneuses sous la pirogue équinoxiale de la lune.

A la sortie de l'aéroport, je humai avec délice une odeur de miellat, de brûlis et de putréfaction, parfum d'incendie soufré des incinérateurs mêlé à celui, âcre, noir et calciné, des milliers de *defumadors* coniques enfumant les maisons cariocas sous prétexte d'en purifier l'air et tous les effluves passionnels encensant cette ligne fictive qui balise les ports imaginaires où s'ancra la démesure du rêve occidental : les *tropiques,* terres symboliques de la césure, tristes, pesantes, flamboyantes, asphyxiantes, électriques, brutales, candides et mortifères, fonts baptismaux et sépulcre, géantes tératologiques comme les feuilles en battoir du bananier, les palmes ciselées fléchissant sur les troncs nimbés par les bambous pointillistes d'une bruine impondérable, non-lieu de tôle et de chlorophylle, de béton et de manioc, de fer-blanc et de jasmin, dont le charme destructeur et l'exaltation paresseuse grisent et déçoivent, mais dont la seule pensée me mettra toujours dans l'état second (si jamais j'en connus un premier, je me hâtai de l'oublier pour incompétence) où je me trouvai quand s'avança vers moi, derrière le chariot à bagages que, dans ma transe émotionnelle, j'avais oublié de quérir, et avec l'exactitude

dont une montre Rolex ne saurait se départir même sous cette latitude, Rolf Weismüller, banquier bâlois et cousin germain d'un autre Weismüller, Rudi, célèbre dans le monde entier pour l'invention de la brosse à dents électrique, qui fit sauter pas mal de plombages et s'arrondir son pécule, car il parvint à en fourguer un stock, simultanément à la famille Kennedy, Brejnev et Indira Gandhi. Le succès de la brosse à dents susdite, bivoltage et apolitique, aux Etats-Unis, où elle préserva l'éclat des sourires électoraux, en U.R.S.S. et en Inde, dans les classes privilégiées, permit à Rudi de se livrer à des hobbies coûteux, comme de traquer à travers les ventes européennes, sans encourir les périls inhérents à des incursions dans leur savane originelle, les fétiches à clous, masques dogons et bambaras dont il était aussi toqué que des femmes, qu'il préférait chasser parmi les aborigènes du jet-set ou dans la galerie rococo du Plaza-Athénée, sous les lambris de laquelle nous liâmes connaissance par l'intermédiaire d'une reine-de-saba riche en cacao qu'il me dépêcha en mission diplomatique sur le chariot des pâtisseries, jointe à un petit mot m'invitant, si mon régime m'interdisait le glucose, à partager un repas protéiné à base d'ortolans le même soir,